

C'était toujours la même histoire que je racontais, l'enfant solitaire que j'avais été, les heures passées sur la plage parmi les pigeons et les galets à regarder le va-et-vient des vagues, à me bercer de leur musique hallucinante, puis, glissant dans ma bouche deux ou trois de ces galets, debout, face à la mer, comment je livrais alors bataille contre le bégaiement qui me sciait si souvent les jambes et la parole et m'offrait à la risée des beaux parleurs. Là, face à l'eau bouillonnante et souvent bien plus bruyante que moi, je tentais de déclamer quelque poème de mon imagination que l'écume, aussitôt, engloutissait. Livrant ainsi les mots à la brassée de l'eau, j'avais fini par rêver qu'ils parvinssent un jour jusqu'à cet autre bord de mer, cette autre rive dont je ne savais rien. Y avait-il vraiment une autre rive ? Et sur cette rive quelqu'un, un enfant comme moi, qui eût pu accueillir les mots flottés jusqu'à lui et y répondre d'une voix tout aussi incontrôlable ? Mon obstination à venir me tenir auprès de cette eau imprévisible mais néanmoins fidèle, avait fini par me faire comprendre que, au-delà du bégaiement, au-delà des pièges enfouis en moi et qu'à force de galets je voulais déjouer, c'était cet autre d'en face qui peu à peu avait requis

et ma venue et mon attente, à lui que je m'adressais, lui que j'imaginai désormais posté à l'identique sur une même grève où les mêmes embruns le disputaient aux mêmes rayons naissant du soleil et qui, à entendre les mots que je jetais à l'eau, pourrait me devenir un frère, ou mieux encore un amour.

Les barques que je voyais passer et que l'on nomme "pointus" n'étaient pas de taille à porter mes rêves jusqu'aux rives de l'autre bord. De toute façon, elles n'appareillaient que de nuit si bien que jamais je ne pus assister à leur départ, ne pouvant témoigner au matin que de leur inexorable retour. Est-ce pour cela que j'eus très vite la certitude que ma ville était une ville où l'on arrivait mais d'où on ne partait pas ? Ainsi, on me l'avait raconté, était venue sur une barque d'aventure la sainte dont je pouvais caresser le tombeau dans les marbres de la cathédrale. Ainsi étaient arrivés tous ces Piémontais au verbe haut qui s'étaient depuis longtemps installés sur l'autre face de la ville. Et des Russes qui semblaient de toujours avoir été vieux. Aussi, rien ne servait de s'exercer à des tentatives d'appareillage, musculation, courage, capacité à nager, à affronter les tempêtes et peut-être, qui sait, quelque monstre marin. J'avais compris que je ne rencontrerais celui ou celle que me promettait la rive d'en face que s'il consentait à venir, que si elle franchissait l'entre deux rives et venait jusqu'à moi.

Agir ne servait à rien. Les seules tâches auxquelles il fallait que je me consacre étaient celles de la contemplation solitaire des lointains, prémices des exercices alchimiques par lesquels, je le découvrirai un jour, les mots peuvent transformer en bien réelle présence ceux qu'ils s'emploient à nommer et à faire naître sur la page.

Le retour des pointus survenait toujours aux alentours de l'heure de rentrée de classe. Il me fallait, si je voulais y assister, soit quitter la maison plus tôt que d'habitude et affronter les Où tu vas si vite ? inquisiteurs de grand-mère, soit, au contraire, après avoir vu les pointus, courir à toutes jambes avant que la porte de l'école ne se referme. Par chance, la cour des petits se trouvait sur le toit du bâtiment et donnait directement sur la mer vers laquelle je pouvais encore, à travers des canisses, jeter un dernier regard avant de m'engouffrer dans la classe. Mais on ne reste pas petit. Et vint l'année de cours moyen où il fallut abandonner le plein ciel pour un préau ouvrant sur une cour serrée entre des murs d'immeubles qui la faisait sembler à un promenoir de prison. La mer était bien loin. Il fallait de sacrés coups de vent pour que j'aie l'impression (l'illusion ?) d'entendre le grêlement des galets sur le mur de l'enceinte scolaire. Ces jours-là, de toute façon, les pointus ne sortaient pas. Que j'aimais ces jours de galets, cette violence tout à coup déchaînée prenant à défaut la

plate somnolence des plages à chaise longue. À ces heures-là, bien sûr, la Promenade était interdite, mais du bas de l'une des rues qui y conduit et au pied de laquelle nous habitons, j'en recueillais bien plus que l'écho sonore, roulement de tambour continu, obstiné, excessif, quelque chose de ces armées de fantassins montant à l'ennemi la marche forcée par de pareilles batteries sonores. Pas de hasard, sans doute, que l'on employât même mot pour les canons et les tambours, roulement, grondement, secousses, et les corps saisis d'un élan les propulsant bien plus loin que ne le permettait le viscéral instinct de survie. La houle excessive des vagues entraînant pourtant jusqu'à moi bien plus que ce vacarme de superproduction cinématographique. Quelques poignées de ces galets qu'elle avait usés avec insistance roulaient jusqu'au bas de la rue jetés comme sur une marelle et l'énigme de savoir où ils allaient s'arrêter, la plupart à mi-pente, mais quelques-uns, par une énergie particulière (ou par grâce ?), parvenaient jusqu'à cette lisière de prudence derrière laquelle on maintenait les badauds, si bien que lorsque l'un de ces galets, d'un dernier tour qu'il semblait effectuer au ralenti, venait s'immobiliser à mes pieds, comment n'aurais-je pas pensé qu'il m'était personnellement adressé, que c'était là quelque message que me faisait parvenir celui ou celle d'en face, et si je me baissais pour le ramasser, c'était dans l'espoir (non : la certitude) d'y trouver noué quelque message à moi seul destiné.

Qu'il n'y en eût pas ne jetait pas le discrédit sur ma croyance et bien des fois, par la suite, je constaterais que jamais la dure loi des faits ne serait preuve suffisante à dénier mes rêves. J'emportais le galet, me disant qu'une fois séché il délivrerait ses mystères. Mais comme bien au contraire il en devenait uniformément gris, j'imaginerais plus tard de le vernir comme on fait apparaître avec du citron des messages à l'encre sympathique. Bien sûr, le silence de la pierre me chagrinait. Mais je n'incriminais que mon manque de foi. Je me disais qu'un jour je saurais lire le langage secret de cette pierre venue de l'autre côté de la mer. En attendant, je la serrais précieusement dans un tiroir où elle retrouvait d'autres de ses semblables, constituant au fil des ans toute une collection de pierres lissées de mer, alphabet d'une langue qu'il me faudrait inventer.

Jamais je ne sus jeter correctement les galets à la mer. Lorsqu'il arrivait que l'un de mes camarades me rejoignît sur la grève, tout de suite c'était défi lancé à faire ricocher sur l'eau ces pierres lisses qui n'avaient pourtant d'autre destin que de s'y noyer. Il y avait là quelque chose de contre nature, l'affirmation dérisoire de la puissance humaine, nos timides ricochets d'enfants nous confrontant déjà à la prétention à s'arracher aux lois de l'univers qu'affichaient avec vacarme les lourds avions, décollant à intervalles réguliers de

l'autre bout de la Promenade. Pour moi qui étais peu doué à ce jet net et précis de la pierre la plus plate possible lancée à l'horizontale, il y avait dans ce défi entre garçons quelque chose d'aussi répugnant qu'à savoir celui qui pisserait le plus loin, quelque chose de ces rivalités de jeunes coqs qui déjà énervaient les sens de mes camarades mais qui me laissaient dans un état de dégoût que j'essayais pourtant de masquer. Si pour ne pas paraître fille je me prêtais néanmoins moi aussi à ces concours virils, à chaque fois j'en ressortais meurtri tant mes efforts étaient vains. Pas plus que je ne savais pisser loin je ne savais jeter le galet avec assez de dextérité pour le faire rebondir sur la vague comme si c'était quelque surface de caoutchouc. Alors que mes camarades avaient régulièrement à leur actif jusqu'à quatre ou cinq rebonds, je n'allais jamais au-delà du troisième après quoi mes galets semblaient lamentablement. Tu les choisis mal, me disait l'un. Regarde comment il faut faire, disait l'autre. Bien que ce fût un défi ils n'en étaient pas moins amicaux avec moi, trouvant sans doute dans cet assaut de conseils une autre manière de manifester leur supériorité. Mais je me lassais. Prétextant la fatigue, je m'asseyais un peu à l'écart, les regardais se défier encore. Envieux, oui. Blessé, sûrement. Inquiet de finir par être exclu de la compagnie de mes semblables, mais confirmé, pourtant, dans cette certitude que la nature du galet n'était pas de se prêter à la prétention de pareils jeux. Ce n'était pas pierre

à jeter mais bien à recueillir, à regarder, à contempler. Et tandis que mes camarades s'escrimaient une dernière fois face à la vague, je ramassais subrepticement un galet que j'avais repéré depuis un moment, un galet très plat, un de ceux qu'ils m'auraient sûrement conseillé comme particulièrement adéquat au lancer sur la vague, mais sur lequel j'avais remarqué des stries qui ressemblaient à des formes de lettres comme le maître nous en avait montrées écrites par les Égyptiens. Je le glissai dans ma poche et, prétextant que ma grand-mère m'attendait, je rentrais.

Je voyais arriver les beaux jours avec une certaine tristesse. Il allait me falloir partager la plage avec une foule de plus en plus nombreuse jusqu'à ce que, les galets étouffés sous un assemblage criard de serviettes de bain et de corps dénudés, elle en devienne impraticable, la seule compensation, alors, petite vengeance, étant d'entendre les touristes maudire la rudesse de ces pierres trop chaudes, trop dures, trop inconfortables pour les pieds nus et les corps allongés. Ah si au moins il y avait du sable ! Du sable, il y en eut une année. Une année seulement. Ces jérémiades étant parvenues jusqu'aux oreilles de quelque responsable touristique municipal, celui-ci s'avisa de transformer la grève en paradis tropical (pour les palmiers, c'était déjà fait depuis un demi-siècle !). Ce fut, apportée par une noria de camions, une avalanche de sable jaune que l'on déversa

sur “ ma ” plage et que l’on y étala à la lame de lourds bulldozers sous les chenilles desquels il me semblait entendre la plainte des galets. Un désastre ! Autant m’avait toujours ravi le spectacle urbain des travaux de voirie, autant j’eus l’impression d’assister à un saccage organisé. Je me félicitais alors d’avoir mis quelques galets à l’abri de l’hécatombe, et lorsque j’ouvrais mon tiroir secret je me sentais Noé contemplant les espèces rescapées qu’il avait embarquées dans son arche. Je ne me souviens pas avoir prié pour que le mal fût déjoué. Il arriva pourtant que, comme Noé se réjouissant du rameau d’olivier rapporté par la colombe, je sois ravi de voir apparaître bien vite des galets affleurant sous le sable compacté. La mer avait ses humeurs. Et des moyens bien moins rudimentaires que les miens. Une nuit d’équinoxe lui suffit pour transformer sa houle en gigantesque balai et défaire le prétentieux résultat du travail des hommes et des machines. J’exultais. Je rendais grâce au dieu qui sait aussi bien écarter les eaux pour libérer les siens que les jeter, furieuses, sur les impies. Jour après jour les galets retrouvèrent leur lustre. Il ne fut plus jamais question d’ensablement sinon dans quelques coins protégés pour les pâtés d’enfants.

Mon seul réconfort à la triste saison des beaux jours venait du réveil du grand vent, celui d’est surtout qui apportait le mauvais temps et qui, moins puissant que cette



queue de Mistral qui nous arrivait de l'ouest, laissait encore la possibilité de se baigner. J'avais vu le ciel gris. Les tentures des commerçants battre comme des bannières. Et c'était, à l'approche de la Promenade, le suspense de savoir de quelle couleur serait le drapeau. Vert, c'était fichu, la mer serait grise, mais d'huile. Rouge, il vaudrait mieux se mettre à l'écart de la vague belliqueuse. Mais si le drapeau était orange, alors c'était grande excitation qui me faisait accélérer le pas. Je n'étais pas un très bon nageur. J'avais pourtant assez d'accoutumance à cette mer pour ne pas craindre ces jours-là son humeur. Elle roulait, elle traînait les galets, elle creusait la grève. C'était au bout de quelques heures une sorte de digue qu'elle dressait à ses propres offenses et pour aller à l'eau il fallait se laisser glisser dans un éboulis de galets comme on voit des clapiers en montagne. Il n'y avait pas grand monde sur la plage. Encore moins dans l'eau. Et ma joie, alors, ce n'était pas de nager, de défier sa houle, mais bien au contraire de m'y plier, m'y lover, me jeter dans son déferlement, me relever, me jeter à nouveau, jusqu'à ce que la vague eût assez de force pour m'étreindre et que je puisse me laisser rouler à l'intérieur où pendant de brefs instants, il m'était possible de nager au milieu des galets ! Car la vague qui raclait les fonds avec puissance en soulevait des brassées, les brassait, oui, les faisait tourner comme dans un tambour avec ce mouvement d'usure qui les rendait si lisses, si doux.